

de leur fournir de bonnes choses à manger tout le reste du temps. C'est là une manière d'hiverner que je vous recommande.

Une nourriture abondante et riche vous fournira abondance de fumier, et le fumier c'est du lait parce que c'est du fourrage et du grain pour la terre. Le cultivateur qui a abondance de fumier et qui l'emploie bien aura toujours l'avantage sur ses voisins qui ne feront pas comme lui. Une pièce bien fumée donne autant que trois pièces appauvries, et sans plus de travail ! Les prairies et les pacages qu'on a bien engraisés reverdiront toujours 15 jours plus tôt que les terrains amaigris et épuisés. Je vous conseillerai, en passant, de ne pas laisser les animaux dans les pacages et les prairies jusqu'aux neiges ; il ne faut pas que l'herbe soit trop rasée pour passer l'hiver sous la neige. Les dégels, qui font tant de mal aux prairies, brûleront jusqu'à la racine les plantes qui ne seraient pas assez touffues pour faire couverture à la terre.

Hiverner un animal ne doit être rien autre chose que le préparer pour l'été, saison du profit. Si donc l'animal souffre d'une façon quelconque, soit par manque de nourriture, soit par manque de soin, le profit s'en ressentira. Il faut avant tout une nourriture abondante et riche. Le cultivateur garde quelquefois un grand nombre d'animaux, et ne produit guère plus du tiers de ce que ces mêmes animaux pourraient donner ; mais je ne crains pas de dire que personne n'en garde trop pour une terre bien cultivée. Que l'on ne vende pas le foin de la récolte, que l'on vende moins de grain, et il y aura toujours de quoi donner cette nourriture abondante aux vaches. Puis, qu'on ménage les fumiers, liquides et solides, qu'on les applique avec intelligence, et bientôt on produira autant de grain qu'aujourd'hui, en n'ensemencant que le quart de ses terres !

Il y a ensuite une question d'intérêt plus immédiat à bien hiverner les vaches : c'est celle du profit de l'hivernement par la production du beurre. Il ne faut pas croire que la vache ne doit pas donner de lait l'hiver ; elle en donne généralement moins que dans la belle saison, mais de bien meilleure qualité et en quantité suffisante encore pour en faire du profit. C'est là une question de nourriture, encore et toujours.

Dans l'alimentation de l'animal, il y a trois degrés bien distincts. Il y a : 1. la ration d'entretien, celle qui est strictement nécessaire à la vie de l'animal ; 2. la ration de production, et 3. la ration d'engraissement.

Maintenant, quel profit pouvez-vous attendre d'un animal qui a juste ce qu'il lui faut pour se conserver en vie ? Aucun évidemment. C'est bien là le cas de ceux qui lèvent leurs animaux par la queue au printemps. Si, d'un autre côté, vous ajoutez à cette ration d'entretien, qui est, supposons, de quinze livres de foin ou son équivalent pour un animal ordinaire, si vous ajoutez, dis-je, deux livres de foin, l'animal après avoir pris dans les 15 livres les éléments de sa vie, fera du lait ou de la viande avec les deux autres livres, et voilà le profit. Si vous lui donnez, en nourriture variée, l'équivalent de dix livres de foin de plus, vous aurez cinq fois plus de profit.

S'arrêter à la ration d'entretien, c'est s'arrêter au moment de dépenser pour le profit. Au reste, il en est de l'animal comme de l'homme : quand un travailleur va passer la journée aux champs, on ne le prépare pas au rude travail de la moisson, par exemple, par un jeûne forcé pendant plusieurs jours consécutifs, mais par de bons repas propres à réparer ses forces et lui permettre la continuation de son travail sans s'épuiser.

Il est certainement des cultivateurs qui donnent les soins et la nourriture convenables à leurs animaux. Mais je ne crains pas de dire que si chacun prenait exemple sur celui qui fait le mieux dans sa paroisse, sous ce rapport, on verrait un changement et une augmentation merveilleuse dans la production du lait, et qu'on pourrait doubler et même tripler cette production avec le même nombre d'animaux.

Cette question d'augmentation de la production m'amène tout naturellement à parler des races de bétail. Je ne puis qu'en dire un mot parce que ce sujet a été assigné à un autre conférencier. Il est incontestable qu'il est des races qui donnent des rendements, soit en lait, soit en beurre, bien plus considérables que d'autres. Mais il ne faut pas mépriser cependant tout ce qui n'est pas de race étrangère. Nous avons dans notre "Canadaisme," d'excellents caractères qui lui rendent peu ou point inférieure aux autres laitières. Cela s'explique par des importations faites avec les premiers colons du pays. Inutile de dire qu'on choisissait de bons sujets pour les envoyer aussi loin. Les fameux Jerseys et Guernesoy sont aussi de descendance normande bretonne. Par là s'explique cette ressemblance frappante que l'on remarque entre ces animaux et les nôtres. Des soins minutieux et une attention extrême à développer certains caractères ont seuls créé cette supériorité incontestable des Jerseys sur nos animaux. Avec ces faits, et à la suite d'expériences comparatives que j'ai pratiquées pendant plusieurs années, je suis convaincu que l'on devrait chercher davantage à faire passer ces qualités extrêmes des Jerseys—la richesse du lait—chez nos animaux, par la sélection et les croisements judicieux par des reproducteurs choisis au point de vue des qualités laitières, sans égard aux points ou marques de races. On devra surtout choisir un mâle venant d'une bonne laitière, provenant elle-même d'une famille d'excellentes vaches laitières. Il ne faut pas oublier que notre intérêt est de développer la richesse du lait, non seulement en vue de la fabrication du beurre, mais également pour la fromagerie, parce que dans cette fabrication, la crème passe dans les fromages gras et leur donne leur principale valeur.

Quant aux meilleures races laitières, on semble s'accorder à reconnaître la valeur des Holsteins pour la production du lait, tant en nature que pour les fromageries ; ces vaches donnent, dans l'abondance, de 65 à 96 livres de lait par jour et produisent du lait, en plus ou moins grande quantité, d'un veau à l'autre. D'un autre côté, on constate qu'il faut généralement de 25 à 33 livres de lait Holstein pour faire une livre de beurre.

La meilleure vache laitière est sans contredit la *bonne Jersey*, car il ne faut pas oublier qu'il y a beaucoup de Jerseys qui ne valent pas grand chose. Il y a cinquante ans, une *bonne Jersey* produisait de 200 à 300 livres de beurre par année, et aujourd'hui à force de soins, de sélections et de nourriture donnée avec intelligence, on est arrivé, aux États-Unis, à produire de 300 à 850 livres de beurre d'une seule petite Jersey, en douze mois ! C'est ainsi que Mary-Ann of St-Lambert, jeune vache de quatre ans, élevée à St-Lambert, vis-à-vis Montréal, a produit 417 livres de beurre en quatre mois, et environ 850 livres dans douze mois ! Il existe certainement aux États-Unis une certaine de vaches Jerseys qui ont donné au-dessus de 500 livres de beurre en douze mois. Il faut, en moyenne, de 11 à 16 livres de lait Jersey pour produire une livre de beurre. (1)

Au commencement de la saison du printemps, on éprouve quelque fois des difficultés à trouver des pâturages suffisamment avancés pour le bétail. Si j'avais une terre à diriger, en vue de la production abondante du lait, je sèmerais, sur un endroit sec et élevé, du seigle d'automne, en septembre, à la quantité de deux minots à l'arpent ; quand le seigle serait un peu avancé, je le ferais brouter par des moutons pour l'empêcher d'épicer avant les froids. Ce grain, pas plus tard qu'au 25 mai, serait bon à être coupé vert pour les animaux. Vous

(1) M. Barnard nous informe qu'il a croisé ses vaches canadiennes avec le frère de Mary-Ann of St-Lambert. Des génisses de deux ans, provenant de ce croisement, lui ont donné une livre de beurre pour treize livres de lait. Les Canadiennes-Jerseys sont donc des beurrières de première classe.